

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 6

Artikel: Lo concert dâi z'osés : (dédié à Monsieur et Madame Troyon-Blaesi)
Autor: Dénéréaz, C.-C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198015>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

lusion d'être déjà un homme et d'avoir quelqu'un à protéger, que tous vos sens sont en éveil pour conduire d'une main sûre, qu'il fait bon vivre !

Et les heures passent ainsi, jusqu'à ce que, tout à coup, on entende le guet crier sur la place : « Il a sonné dou...ou...ou...ze ! »

— Eh, monté, que va-t-on me dire ? Allons-nous-en.

Et l'on rentre en tapinois. Malheur à celui qui n'a pas pris la précaution de mettre des guêtres ou d'attacher le bas de son pantalon. Il trouvera celui-ci raide de glace et passera un moment peu agréable avant de se coucher.

Au printemps, les traines se gâtent. De distance en distance, près des maisons, où le soleil est plus chaud, le terrain apparaît. On a beau jeter chaque jour de la neige. Plus moyen de se luger. Il reste une ressource. Dans les prés, la neige fond chaque jour, et chaque soir se recouvre d'une couche de glace sur laquelle on peut marcher sans même imprimer ses pas. La neige *porte* et l'on s'y luge mieux encore que sur les traines, jusqu'au moment où, avec un soupir de regret, il faut remiser la luge au galetas pour l'hiver prochain.

PIERRE D'ANTAN.

Le morceau patois qu'on va lire, dédié à Monsieur et à Madame Troyon, est certainement une des plus charmantes compositions qui soient sorties de la plume spirituelle du regretté C.-C. Dénéréaz. Elle met en scène presque tous les oiseaux de nos contrées, chacun d'eux y joue son petit rôle, chacun d'eux y va de sa joyeuse chanson. La fauvette et l'alouette sifflent le soprano ; le merle les soli, le corbeau, la basse ; la caille imite le tambour, le chardonneret la flûte, le geai marque les contre-temps, etc., toute cette description est délicieuse.

Le *concert des oiseaux* fut inspiré à son auteur durant une superbe matinée d'été, où tout vivait, chantait et se réjouissait dans la campagne, où les prés « n'étaient qu'un beau bouquet. »

M. Dénéréaz s'assit à l'ombre d'un cerisier et écouta avec délices ce grand concert de la nature, qui nous a valu *Lo concert dái z'osés*, dont la conclusion est vraiment touchante et pleine de poésie. Nous ne pouvons la traduire que d'une manière bien imparfaite. Pour en apprécier toute la saveur, il faut la lire en patois.

« Ce fut là pour moi une véritable fête, nous » dit-il ; « après avoir écouté ce concert durant » une matinée, je m'en allai le cœur rempli de » joie. Je me sentis meilleur, car ce concert » mélodieux était le concert du bon Dieu. »

Lo concert dái z'osés.

(Dédicacé à Monsieur et Madame Troyon-Blesi.)

INÉDIT

Pè on bio matin dè tsautain,
Que fasai on superbo teimps,
Sein on niolan su lè montagnès,
Tot remoâvè pè la campagne.
Lè prâ n'êtiont qu'on bio botiet
Yò tienson et tserdignolet
Fasont oure on galé ramadzo ;
Et ti lè z'osés dào foradzo
Aquelhi su dái sapalons
Ao bin catsi dein dàl bossons
Du la poeinté dào dzo tsantavont
Et très-ti tant bin s'accordâvont
Que cein fasai lo refredon
Dè la pe galéza tzanson

Cé matin, don, mè promenâvo
Et tot ein traceint, y'attiuâvo
La musiqua dè clliao chanteu,
Que cein redzoivè lo tieu.

Assebin, po lè mi poâi ourè
Mè su de : « N'ia pas ! mè faut dzoûrè ; »
Et à l'ombro d'on ceresi
Dein l'herba, ye mè su cutsi.

Adon, dè pertot ein on iadzo,
Dàl bou, dài z'adzès, dài brantsadzo,
M'est venu coumeint na brechon
D'on formidablio refredon.
Y'oëssé d'aboo la fauvetta
Et la mayentse et l'aluetta
Que subliavont lo soprano :
Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, do.
On arâi de 'na dâoce vioula
Que s'accordâvè avoué 'na ioula
Dâo tant que c'étai biau et hiau.
Lo merlo desâi lo solo
Aquelhi ào coutset d'on tsâno
Yò lo gaillâ fasai son crâno.
Lo corbé, su on gros noyi,
Yò sè tegnai bin hiaut pertsi,
Fasai la partiâ d'épouffârè
Et la cornelhie, la ronnârè :
Et po bin compliât l'accoo,
Lo coucou fasai lo ténoo.

(Faut tsouyi, quand lo premi iadzo,
On oût, dein lo bou, son ramadzo,
Dè ne pas êtrè sein z'ardzéen :
Porâi vo z'ein manquâ soveint ;
Mâ se vo z'âi dein la catsetta
N'a petita pice blantsetta,
Va bin, et l'est tot cein qu'ein faut ;
Dè tot l'an, ne farâ défaut).
Ye desé don que quand tsantavè
La vox dâo coucou s'accordâvè.
La caille fasai lo tambou
Et lo pequa-bou, lo toutou.
Lo pâo djuivè la trompeta
Et lo tienson la clérinetta,
Tandi que lo tserdignolet
Ein meneint son galé subliet
Dessuvivè tant bin la fiota
Sein jamé manquâ onna nota
Et sein min férè dè fausset
Qu'on peinsâvè ào ransignolet.
Kâ stu z'ice sè caisivè
Quand lo petit dzo coumeincivè
Et ne volliavè pas mécliâ
Son cantiquo tant bin subliâ
Ao chant dâo moineau, dè l'agace,
Dâo bedju et dè la bécasse
Ao bin de n'autro gringalet,
Po cein que n'êtai pas solet
A férè autrâmeint què lè z'autro ;
Y'avâi onco dou bons z'apôtro
Que ne volliavont coumeinci
Qué quand lè z'autro aviont botsi ;
Kâ lo lutséran, la suetta
Atteindont, po férè lâo chetta
Que lo sélâo sâyé mussi
Et lè z'autro z'osés cutsi.
Adon quand lo coo preind sa ioula
Et que sa pernetta a sa pioula,
On lè z'oût tant qu'à la miné
Youlâ, pioula décé, delé,
Po férè à savâi ài ménadzo
Qu'atteindont on novévezadzo
Se l'est on petit brelurin
Ao bin 'na bouébetta que vint.

Hormi leu, tota la volaille
Dein lo grand refredon s'en baille.
Lo dzé fasai lè contréteimps ;
L'hirondalla, dè teimps ein teimps,
Mécliâvè sa petita nota
Ao rigodon dè la lenotta.
La verdâire, lo ráitolet,
Baillivont lâo coup dè subliet
Ein mimo teimps què la bécasse
Dessuvivè lo cor dè chasse.
L'ouïe, la bora, lo pudzin
Avoué la dzenelhie assebin,
Fasont n'espèce dè trompeta
Que n'êtai pas adé tant netta ;

Mâ clliao couâ-couâ, clliao co-co-lâ,
Tot cein fasai bin cresenâ.
La pétri, lo pindzon, la gréba,
Coumeint lo canari ein dzéba
S'en baillont avoué lâo menet
Po poâi deré lâo petit bet
Ein faseint très-ti ào pi férè
Po sè teri lo mi d'affré.
Lo branla-quiuia, l'étonné,
La creblietta, lo bounosé,
Baillivont assebin lâo nota
Po sè djeindre à tota la fiotta :
Et tot cein fasai lo tredon
D'on formidablio refredon.

Cé concert fut por mè 'na fêta
Que y'ein avé tot pliein la téta ;
Et après l'avâi attiâta
Tandi tota 'na metenâ,
M'ein alli lo tieu pliein dè dzouïo
Et ye mè seimblâvo mein crouïo ;
Kâ cé concert mélodieux
Etâi lo concert dâo bon Dieu.

C.-C. D.

A quoi l'on peut s'amuser.

Il nous tombe sous la main un feuillet détaché d'un ancien numéro du *Voleur*, contenant un curieux article de M. Luc de Vos, et intitulé : *Une course d'escargots*. L'auteur fait de ce spectacle une description si amusante, que nous n'avons pas résisté au désir de lui emprunter les quelques détails qu'on va lire. — Le fait se passe dans un petit village de Volhynie (Russie).

Le mot *course* paraîtra légèrement ambitieux quand on saura que les héros du match en question n'avaient pas même de pieds, qu'ils charriaient leur maison sur leur dos, et qu'ils s'avancient seuls, sans le secours d'aucun jokey.

Naturellement, il n'y avait pas de tribunes, ni quoi que ce soit de l'installation dispenseuse de Longchamps.

Les moujiks (paysans russes) s'étaient tout simplement rassemblés sur la place du village. Ils avaient la toilette des grands jours : cheveux longs coupés net sur la nuque, chemise de grosse toile serrée par une corde à la ceinture, et — luxe suprême — les pieds chaussés d'espadrilles en écorce de tilleul !

La foule allait et venait, échangeant des bonjours, lorsque tout à coup elle frémît d'un murmure de joie, et s'ouvrit devant un cortège de quatre hommes.

Les nouveaux venus portaient sur leurs épaulles une rigole en bois formée de trois planches d'une longueur de huit sagènes (huit mètres environ). Cette rigole était la piste.

Avec précaution, elle fut posée sur le sol soigneusement nivelé : la planche du fond devait servir de route, les deux autres s'élevaient sur ses côtés, comme des remparts. Ces remparts étaient garnis, à leur bord supérieur, de clous très rapprochés les uns des autres qui devaient s'opposer aux tentatives d'évasion des coureurs.

Tout étant prêt pour les recevoir, les escargots furent apportés — coquilles énormes d'où sortaient des têtes curieuses, ébaubies, vraiment superbes d'ambition et d'audace. Du reste, c'étaient les coureurs les mieux entraînés de toute la région, et les plus célèbres. Leurs performances volaient de bouche en bouche. Au milieu d'un solennel silence, ils furent placés six de front à l'une des extrémités de la piste. Leurs propriétaires les maintenaient en attendant le signal du départ.

Ce fut alors que les paris s'engagèrent : entre amis, entre voisins, il ne s'agissait que de kopecks, de tasse de thé ou d'hydromel.

Nouveau silence : les escargots étaient lâchés !

Dès le début, deux des coureurs se débârent et grimpèrent aux parois verticales de la rigole. Longtemps ils se heurtèrent aux clous entre lesquels ils passaient leur tête ; mais les clous, rapprochés comme nous l'avons dit, arrêtaient net leur course.

Les propriétaires des deux étourdis entrèrent en furie, éclatèrent en imprécations, puis, fatigués